

# L'éducation des anormaux

Autor(en): **Descoeudres, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1913)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248556>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE

# Mouvement Féministe

Paraissant le 10 de chaque mois

## ABONNEMENTS

SUISSE..... Fr. 2.50  
 ETRANGER... » 3.50  
 Le Numéro.... » 0.15

## RÉDACTION et ADMINISTRATION

Mlle Emilie GOURD, Pregny (Genève)

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

## ANNONCES

1 case.. par an Fr. 25.—  
 2 cases. » » 40.—  
 3 cases. » » 60.—

**SOMMAIRE :** L'Education des Anormaux : A. DESCŒUDRES. — M<sup>lle</sup> Sarah Monod : J. MEYER. — Chronique féministe allemande : Hildegard SACHS. — Coin du Suffrage. — L'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses (*suite et fin*) : E. RUDOLPH. — Ce que Jean-Christophe pense du féminisme... : Romain ROLLAND. — Femmes de Suède : Esther MONTELIUS. — De ci, de là... — A travers les Sociétés.

## L'ÉDUCATION DES ANORMAUX

Lorsque, il y a quelque vingt ans, on commença à se rendre compte, un peu partout, que certains enfants, tout en n'étant pas des idiots, étaient cependant réfractaires à l'enseignement scolaire ordinaire, on vit surgir à peu près simultanément dans les pays où l'organisation scolaire était la plus avancée des internats et des classes d'enseignement dit « spécial » ; leur but était à la fois de développer le plus possible ces retardés de l'intelligence, et de décharger les classes normales d'éléments qui constituaient pour elles un poids mort, ou une cause de perturbation, selon qu'on avait à faire à des enfants apathiques, ou à des nerveux et à des indisciplinés. L'expérience a prouvé que les classes d'enseignement spécial répondent à ce double but : c'est de là que provient leur extension si rapide à l'heure actuelle. Il est vrai d'ajouter que les progrès de la misère, de l'alcoolisme et de la débauche contribuent aussi à en faire une nécessité de plus en plus urgente.

Mais, à côté de ses avantages pour les êtres auxquels il était destiné, l'enseignement spécial a eu une conséquence bien imprévue et bien intéressante : il s'est trouvé que — bien inconsciemment et bien involontairement — par les recherches, les études médicales, psychologiques et pédagogiques dont ils ont été l'objet, les pauvres petits débiles de l'intelligence ont contribué à l'élaboration d'une pédagogie plus rationnelle, plus conforme aux besoins de l'enfant et à son développement, plus véritablement scientifique, pédagogie dont les élèves plus favorisés allaient bénéficier à leur tour. Je n'en citerai comme preuve que les expériences si intéressantes du D<sup>r</sup> De Croly, à Bruxelles, et de M<sup>lle</sup> D<sup>r</sup> Montessori, à Rome, qui, ayant l'un et l'autre appliqué à des anormaux des méthodes dérivant de celles d'Itard et de Seguin, en sont venus, l'un et l'autre aussi, à les appliquer à des enfants normaux.

C'est sous plus d'un rapport que la pédagogie spéciale contribue à faire progresser celle des normaux.

D'abord, il va de soi qu'une classe d'anormaux constitue pour l'étude de l'enfant un laboratoire à nul autre comparable. Chacun sait que la cloison n'est pas étanche qui sépare les normaux d'avec les anormaux : on trouve toutes les transitions entre l'enfant le plus anormal, incapable d'aucun travail scolaire et l'élève le plus brillant ; et si l'on considère les diverses fonctions intellectuelles et morales, on peut constater que, tandis que les unes s'accomplissent régulièrement, les autres présen-

tent des troubles plus ou moins profonds, ceci chez tous les enfants également. Mais, dans la classe spéciale, soit à cause du petit nombre d'élèves qui la composent, soit parce que les anormaux présentent ces lacunes d'une manière plus profonde et plus fréquemment, on pourra plus facilement mettre le doigt sur des tares beaucoup plus difficiles à dépister chez les enfants normaux — ou prétendu tels. Et il est à peine nécessaire d'indiquer l'importance de la connaissance de ces lacunes dans le choix des méthodes à employer.

Voici un enfant qui ne distingue pas les couleurs : ce sont les exercices pratiqués spécialement dans ce but (lots de couleurs, domino chromatique, etc.) qui nous l'ont indiqué ; vous n'allez pas vous épuiser en efforts stériles pour lui en apprendre les noms. En voici un autre chez qui la mémoire auditive est déficiente, au point qu'après un ou deux ans de séjour dans la classe il ignore encore les noms de la plupart de ses camarades : la conséquence, c'est une difficulté énorme pour la lecture ; en calcul, il ne peut arriver à se rappeler les noms des nombres. Vous n'allez pas pour cela l'accuser de paresse ou d'étourderie, mais vous allez vous ingénier à multiplier les exercices qui favoriseront l'association des nombres avec leurs noms. Chez un autre, vous découvrirez que c'est l'association entre les nombres et leur représentation par les chiffres qui ne joue pas, par suite de troubles de la mémoire visuelle : il faudra combiner d'autres exercices en vue d'arriver à établir ces associations. Encore un autre sujet, chez lequel les tares profondes, en ce qui concerne la représentation de l'espace, produisent en dessin, en lecture et en écriture (confusion des lettres *n* et *u*, etc.) des difficultés quasi-insurmontables : encore ici, ce ne sera pas le lieu de parler de mauvais vouloir et d'étourderie ; c'est à une éducation spéciale de l'attention visuelle, à des exercices de dessin appropriés à ce cas particulier, qu'il faudra recourir.

Bon nombre des exercices pratiqués dans les classes spéciales pour cultiver, corriger, fortifier l'attention ne seraient nullement déplacés chez les enfants normaux. Je ne citerai, à titre d'exemple, que cet exercice, si goûté des enfants, consistant à faire, au tableau noir, un dessin pendant qu'ils ont les yeux fermés : à un signal donné, les élèves regardent et disent ce qu'ils voient ; puis ils recommencent à fermer les yeux : on complète alors le dessin, on change, on ajoute où l'on supprime un détail ; les enfants découvrent et indiquent les changements survenus, et ainsi de suite. On a peine à se faire une idée de l'amélioration que la pratique quotidienne d'exercices semblables produit dans une classe, même lorsqu'il s'agit d'élèves réputés inat-

tentifs, comme c'est le cas des anormaux. Et les quelques minutes de travail scolaire qu'on aura sacrifiées, chaque jour, à cette éducation de l'attention ne se retrouveront-elles pas au centuple, si l'on obtient de la classe entière une attention plus soutenue, plus habituelle, et, comme conséquence du plaisir éprouvé, une meilleure discipline ?

C'est aussi en ce qui concerne la *discipline* que les normaux ont bénéficié des expériences faites sur des anormaux : plusieurs spécialistes de l'enfance anormale se sont trouvés d'accord avec les hygiénistes pour insister sur le tort physique, mental, et moral que l'on causait aux enfants, à tous les enfants, en exigeant d'eux une immobilité prolongée, souvent dans des positions contraires à l'hygiène. On a été amené à constater combien les enfants sont capables de faire un bon usage de la liberté qu'on leur accorde.

Enfin, il est surtout une lacune de l'enseignement ordinaire que la pédagogie des anormaux a dévoilée d'une façon toute spéciale : c'est le *verbalisme*. Il est vrai qu'on n'avait pas attendu les anormaux pour signaler et combattre ce fléau : on en a beaucoup parlé, et l'on a cherché bien des moyens d'en venir à bout ; mais le mal sévit toujours et sévira longtemps encore. C'est chez les arriérés qu'on a pu constater de la façon la plus tangible la distance énorme qui sépare les connaissances verbales du savoir réel, soit que, chez les uns, une mémoire rebelle se refuse absolument à emmagasiner des notions qui n'ont été enseignées que par la voie du langage, soit que, chez d'autres, les formules soient bien retenues, mais sans liaison aucune avec les réalités qu'elles recouvrent, témoin cet enfant qui, à la suite de lectures sur ce sujet, pérorait à perte de vue sur les orages, sur les phénomènes objectifs qu'ils présentent, sur la peur qu'ils lui inspiraient, mais ne s'apercevait pas même quand éclatait un orage véritable.

Chez les anormaux, on combat les dangers du verbalisme de plusieurs manières. D'abord, par un *enseignement intuitif intense* : toutes les notions que peuvent fournir les sens font l'objet d'exercices spéciaux, dans lesquels les mots accompagnent toujours les sensations vécues ; ainsi le langage prend un contenu objectif qu'il n'a pas toujours chez les normaux. Ici encore, pour citer un exemple, quels services ne rendraient pas à bien des normaux les jeux de lecture si ingénieux, imaginés par le Dr De Croly pour les retardés de l'intelligence, et consistant à mettre sur des objets ou des scènes les noms y correspondant. Par de fréquentes promenades, visites d'ateliers, etc., on étend le champ d'intuition bien au-delà de la salle d'école !

C'est aussi pour s'assurer que les anormaux se sont réellement assimilés les connaissances qu'on veut leur inculquer qu'on s'efforce de leur faire traduire par le *travail manuel* (découpage, modelage, posage de bâtonnets, dessin, etc.) les notions que l'on a cherché à leur inculquer : en effet, dès qu'il s'agit de représentations de ce genre, plus moyen de se payer de mots. Quand on observe le jeune enfant s'initiant à la connaissance du monde extérieur, en palpant, en maniant, en soupesant tout ce qui lui tombe sous la main ; quand on tient compte des récents travaux qui ont mis en lumière le rôle capital que joue le travail musculaire dans le développement de l'intelligence, on reste stupéfait en songeant que l'école a pu réduire le rôle de la main à faire courir un crayon ou une plume sur du papier !

Or, il se trouve que ces moyens préconisés pour l'enseignement des anormaux (enseignement intuitif intense, travail manuel, régime de liberté) sont précisément ceux que réclament les partisans d'une pédagogie plus scientifique pour les normaux ;

en sorte que les classes spéciales peuvent être considérées comme les avant-postes de l'école rénovée, dont rêvent un peu tous ceux que ne satisfait pas le rendement de l'école actuelle.

Si l'on considère ainsi l'enseignement spécial, si l'on envisage l'intérêt extraordinaire qu'il présente aux points de vue psychologique, pédagogique, moral et social — social, car l'influence du milieu, de l'hérédité, de l'alcoolisme, du paupérisme y est plus marquée que partout ailleurs — on est forcé de se dire que seule l'ignorance, où sont encore trop de personnes de tous ces avantages, explique la difficulté qu'on a encore à recruter des institutrices pour nos classes spéciales parmi toutes les personnes de cœur et de talent que compte notre corps enseignant primaire.

A. DESCŒUDRES.

## Mlle Sarah MONOD

Genève, 27 décembre 1912.

Chère Mademoiselle,

Vous m'avez demandé d'envoyer au *Mouvement Féministe* quelques lignes au sujet de M<sup>lle</sup> Sarah Monod, et vous m'avez dit : « Parlez-nous, non de la vie, mais de la femme. »

Vous avez eu bien raison, car c'est en effet la personnalité qui importe, plutôt que les circonstances extérieures, dates et faits accidentels.

On sait que, pendant l'année terrible, M<sup>lle</sup> Monod a lutté et souffert pour sa patrie, travaillant dans une ambulance, organisant les secours, allant en Angleterre réveiller des sympathies et chercher de l'aide. Ensuite, pendant de longues années, elle collabora, aux côtés d'une amie admirable, à la direction de l'Association des Diaconesses ; elle prit en même temps une part toujours plus grande à l'action féminine sociale, fonda la conférence annuelle de Versailles, présida le Congrès féminin de 1900, et fut la première présidente du Conseil national des femmes françaises.

Mais il faut avoir vu la femme à l'œuvre pour savoir quelle impression de puissance et d'autorité pouvait se dégager de la personne, malgré sa petite taille, sa démarche difficile ; quand elle commençait à parler, on était enveloppé par le rayonnement lumineux de ses yeux pleins d'intelligence et de bonté, entraîné par la parole ferme, claire, courageuse ; il fallait admirer l'accent d'énergie et de conviction, le point de vue juste et si haut. M<sup>lle</sup> Monod était fermement attachée à l'Évangile, la grande, la seule puissance de vie pour les individus et les sociétés, la source toujours ouverte de relèvement et de vie. Elle exprimait en chaque occasion ses principes personnels, discrètement, mais avec une netteté et une droiture qui ne permettaient à personne de rester dans le doute sur ses sentiments ; puis, après cela, à cause de cela, elle admettait pour chacun le droit d'en faire autant pour son propre compte, et ne s'étonnait jamais devant une croyance sincère.

Cependant, en voyant M<sup>lle</sup> Monod de plus près, on en venait à oublier la puissante intelligence, les capacités organisatrices devant l'immense bonté qui émanait d'elle : une bonté virile, s'exprimant en peu de paroles, mais si délicate, si tendre, toujours égale, toujours prête, si profonde que c'était comme une révélation neuve, qui faisait dire : jusqu'ici je n'ai pas su ce qu'était la bonté. On allait à elle librement, pour toute chose : les grandes et les infimes, pour planter un clou et ficeler un paquet ; elle avait toujours sous la main l'objet, l'adresse, le renseignement néces-